

l'Afrique; le tableau qu'il en a tracé précédera ce que nous aurons à en dire, et ici, comme dans tout le reste, ce sera toujours par ce qu'il a écrit que nous commencerons l'histoire politique du continent qui nous occupe, et celle des établissemens qui s'y trouvent.

Nous aurons soin aussi de donner un aperçu des changemens considérables opérés dans cette région depuis le séjour qu'y ont fait les Français; nous parlerons également de ceux qu'on doit au prince qui la gouverne, digne, par ses grandes conceptions, d'un rôle plus noble que celui qu'il joue dans la guerre contre les Grecs.

LIVRE II.

DE L'ÉGYPTE.

La côte septentrionale de l'Afrique, qui va depuis l'isthme de Suez jusqu'au détroit de Gibraltar, est bornée par la Méditerranée. On lui donne neuf cents lieues de côtes, occupées par une région connue depuis plusieurs siècles sous le nom de Barbarie, et par l'Égypte, qui gémit sous le joug de l'empire des Ottomans.

Cette région, dont l'antiquité s'occupa beaucoup plus que d'aucun autre pays du globe, est bornée au nord par la Méditerranée, au sud par la Nubie, à l'est par la mer Rouge, et à l'ouest par la Libye. Sa longueur est de deux cent vingt-cinq lieues, et sa plus grande largeur d'environ soixante-huit.

Le Saïd ou la haute Égypte, qui commence à Syène et finit au Caire, est une espèce de gorge formée d'un côté par des rochers escarpés, et de l'autre par des monticules sablonneux. On ne lui trouva jamais plus de sept lieues de large, et quelquefois elle n'en a que trois. Ce fut dans cette plaine resserrée que brilla pour la première

fois la lumière qui depuis éclaira tant de nations et tant de siècles.

L'Égypte inférieure paraît un triangle dont la base, depuis Peluse jusqu'à la Tour-des-Arabs, peut avoir un peu plus de deux cents milles. Ce triangle en embrasse un autre célèbre sous le nom de Delta, et formé par deux bras du Nil qui vont se jeter dans la Méditerranée, l'un à une lieue de Rosette, et l'autre à deux lieues de Damiette.

L'une et l'autre Égypte durent être originairement des marais impraticables. Des travaux opiniâtres et bien entendus leur donnèrent la solidité nécessaire pour en faire le séjour de l'homme, un sol propre à fournir à tous ses besoins. Pour enchaîner ce fleuve et lui donner une direction convenable, il fut construit des digues immenses, toutes élevées dans les meilleurs principes. On creusa quatre-vingts canaux et plus, tous fort larges, quelques-uns fort longs. Plusieurs vastes lacs, un plus grand nombre d'étangs, furent disposés pour recevoir les eaux surabondantes, et les rendre, lorsqu'il le faudrait, aux campagnes qui les entouraient. Ces heureux moyens préservèrent la contrée du malheur des sécheresses, de celui des trop grandes inondations, et l'élevèrent au degré de prospérité qui fit l'étonnement et l'admiration de tous les peuples.

Tout est changé. A peine l'œil le plus attentif

retrouve-t-il quelques légères traces de tant de monumens d'une industrie active. Plusieurs ont été détruits par des conquérans barbares; le reste a successivement péri par l'indifférence stupide de leurs successeurs. La plupart des lacs et des canaux se sont comblés; à peine en reste-t-il six qui aient de l'eau toute l'année. La moitié des sables qui forment le sol de l'Égypte, privée par cette infortune des bienfaits du fleuve qui la fécondait, est retombée dans la stérilité qui lui est malheureusement naturelle.

Ces dégradations ont eu moins d'influence sur le climat des deux Égyptes qu'on ne serait porté à le soupçonner. Autant qu'il est possible d'en juger, le ciel est toujours également embrasé, l'air toujours également sec, la terre toujours également remplie de sel, la végétation toujours également rapide, la pluie toujours également rare, les vents y sont toujours les mêmes. Si les anciennes maladies ont un degré de malignité qu'on ne leur trouvait pas, s'il s'en est introduit quelques-unes de nouvelles, c'est à l'excès du travail, à la malpropreté de l'habitation et du vêtement, c'est surtout à la mauvaise nourriture qu'il faut l'attribuer. Voyez le peu de naturels qui jouissent de quelque aisance; voyez les étrangers auxquels leur situation n'interdit aucune commodité; voyez surtout les mamelucks en possession de toutes les douceurs de la vie,

et vous trouverez qu'ils poussent tous très-loin leur carrière, qu'ils conservent tous leur force et leur souplesse jusque dans l'âge le plus avancé.

Toutéfois ces hommes si privilégiés restent plus ou moins exposés aux trois plus redoutables fléaux qui puissent affliger l'Égypte, la peste, la perte de la vue, le vent que nous nommons empoisonné, et que dans la province on appelle vent de cinquante jours, non qu'il souffle cet espace de temps sans interruption, mais parce qu'il est plus ordinaire vingt-cinq jours avant et vingt-cinq jours après l'équinoxe.

Lorsque ce vent commence à souffler, le ciel, généralement pur dans ces contrées, devient sombre, le soleil perd de son éclat, l'air se charge d'une poussière extrêmement subtile. L'homme respire difficilement, il brûle; et les objets qui, dans d'autres circonstances, auraient pu le rafraîchir, participent de cette chaleur. Dans les cités, dans les villages, dans les déserts, partout on est réduit à s'enfermer. Si le voyageur ne trouve point d'asile, il est souvent étouffé.

Ce qu'on nous raconte du nombre prodigieux d'aveugles répandus sur la surface de l'Égypte peut paraître exagéré, et ne l'est point; ils y sont si multipliés, qu'un seul hôpital en réunit neuf mille dans la capitale. Beaucoup d'autres, sans avoir totalement perdu la vue, ont les yeux en mauvais état. L'habitude de passer la nuit

dans des lieux découverts, une nourriture malsaine, une malpropreté excessive, l'usage de trop se couvrir la tête, telles sont les causes les plus vraisemblables d'une calamité qu'on ne saurait trop déplorer. Ce qui donne beaucoup de force à ces conjectures, c'est que le peuple y est plus sujet que les gens aisés, le naturel plus que l'étranger, l'habitant du Delta et surtout du Caire plus que l'Arabe errant.

C'est par erreur que plusieurs écrivains ont placé le siège de la peste dans l'Égypte. Ce fléau terrible y est toujours apporté des autres parties de l'empire ottoman, et plus ordinairement de Constantinople. On ne le voit guère s'étendre au-delà des côtes et des rades, et il arrive rarement jusqu'au Caire. Jamais même, ou presque jamais il n'afflige la haute Égypte, soit que les fortes chaleurs le repoussent, soit pour d'autres raisons que peut-être la saine physique trouvera un jour.

Les meilleurs observateurs ne comptent guère que quatre millions d'habitans dans la contrée qui nous occupe. Les hommes y seraient robustes, les femmes n'y manqueraient pas d'agrémens, si la condition des uns et des autres était supportable. L'oppression habituelle sous laquelle gémissent également les deux sexes les prive des avantages qu'une nature libérale leur avait destinés.

Au milieu des révolutions qui n'ont cessé

d'agiter la fortune des peuples, il est peu de pays qui aient conservé purs et sans mélange leurs habitans naturels et primitifs. Partout cette même cupidité qui porte les individus à empiéter sur leurs propriétés respectives, à susciter les nations les unes contre les autres; l'issue de ce choc d'intérêts et de forces a été d'introduire dans les états un étranger vainqueur qui, tantôt usurpateur insolent, a dépouillé la nation vaincue du domaine que la nature lui avait accordé, et tantôt, conquérant plus timide ou plus civilisé, s'est contenté de participer à des avantages que son sol natal lui avait refusés. Par là se sont établies dans les états des races diverses d'habitans qui, quelquefois se rapprochant de mœurs et d'intérêts, ont mêlé leur sang, mais qui le plus souvent, divisés par des principes politiques ou religieux, ont vécu rassemblés sur le même sol sans jamais se confondre. Dans le premier cas, les races, perdant par leur mélange les caractères qui les distinguaient, ont formé un peuple homogène, où l'on n'a plus aperçu les traces de la révolution; dans le second, demeurant distinctes, leurs différences perpétuées sont devenues un monument qui a survécu aux siècles, et qui peut en quelques cas suppléer au silence de l'histoire.

Tel est le cas de l'Égypte. Enlevée depuis vingt-trois siècles à ses propriétaires naturels, elle a vu s'établir successivement dans son sein des

Perses, des Macédoniens, des Romains, des Grecs, des Arabes, des Georgiens, et enfin cette race de Tartares connue sous le nom de Turcs ottomans. Parmi tant de peuples, plusieurs y ont laissé des vestiges de leur passage; mais, comme dans leur succession ils se sont mêlés, il en est résulté une confusion qui rend moins facile à connaître le caractère de chacun: cependant on peut encore distinguer la population de l'Égypte en diverses races.

Tout porte à penser que les Coptes, fixés la plupart dans le Saïd, sont les enfans de la nation primitive, mais quelquefois, souvent même mêlés avec d'autres peuples. Selon des témoignages très-imposans, les Égyptiens furent originellement nègres, et on retrouve encore aux Coptes quelques traits marqués de la physionomie particulière à cette classe d'hommes. Il est d'ailleurs plusieurs des usages, plusieurs des inclinations que l'histoire nous apprend avoir été propres aux générations dont nous les faisons descendre. La connaissance qu'ils ont toujours conservée des limites des terres et de ce qui regarde l'administration a rendu les plus intelligens d'entre eux nécessaires aux gens en place, et ils sont devenus généralement les secrétaires, les intendans, les collecteurs des beys. Dans ces emplois de confiance, ils ne tardent pas à prendre un empire absolu sur des maîtres enivrés par le climat et les voluptés. Cette espèce d'abandon

les fait bientôt parvenir à une opulence qu'ils consomment ordinairement dans de vils excès. Si l'avarice les a tenus éloignés des plaisirs, ils sont, avant la fin d'une vie agitée, dépouillés de leurs trésors par les tyrans qu'ils ont trompés. Rien n'est si rare que de voir des enfans héritiers de la fortune de leurs pères. Les Cophtes sont chrétiens, mais chrétiens plongés dans les erreurs du monothélisme. Ils ont des temples, des moines, des évêques et un patriarche. L'usage de la circoncision s'est perpétué dans leur Église. Ce n'est point un précepte de leur communion; c'est une pratique regardée comme salutaire et que le climat a toujours paru exiger.

Sous la dénomination de Fellahs sont compris le plus grand nombre des cultivateurs de la haute Égypte et tous ceux de la basse. Ils ont la taille élevée, le corps robuste, la tête d'un bel ovale, le front large, l'œil vif, le nez long, des dents d'une blancheur éclatante. Leur peau, continuellement exposée aux ardeurs d'un soleil brûlant, est presque noire. L'oppression qui les écrase leur donne un air inquiet et chagrin. Rien n'indique leur origine. Si, comme on l'a soupçonné, ce sont des Arabes dégénérés, il faudra convenir qu'ils se sont étrangement éloignés des mœurs de leurs ancêtres. Ce qui est certain, c'est qu'ils sont tous mahométans.

Sans être fort profond dans les connaissances orientales, on sait que Chafii, Hembeli, Ma-

leki, Hanefi, quatre docteurs sunnites, regardés tous comme orthodoxes, ont expliqué le Coran, et que la diversité de leurs opinions s'est bornée à une interprétation plus ou moins rigoureuse des préceptes qu'il renferme. En Égypte chaque secte à son mufti; mais la dominante est celle de Chafii.

De tous les musulmans, ce sont ceux qui ont le plus multiplié les pratiques extérieures de leur dévotion; on nommerait difficilement dans l'Égypte entière une ville, un gros bourg même sans patron particulier, ni une mosquée sans confrérie: la passion pour les pèlerinages est surtout extrême; celui qu'on fait dans un village du Delta nommé Tanta, au tombeau de Sidi Ahmet Bedevi, est le plus fréquenté: sa fête donne lieu à une foire très-considérable; les personnes des deux sexes y accourent en foule, et s'y livrent le plus souvent à une grande licence.

Les vrais Arabes, quoique moins multipliés que les Fellahs, le sont pourtant beaucoup. Quelques-uns habitent le cap Burtos et aux environs du Caire; ils sont fixés en plus grand nombre à l'extrémité de la haute Égypte; plusieurs y vivent soumis aux lois du pays; d'autres n'obéissent qu'à des chefs de leur nation. Les Bédouins, singulièrement fidèles à leurs institutions primitives, errent avec leurs troupeaux sur des sables arides et brûlans, qui s'étendent à l'est et à l'ouest de la province; quelques-unes

de ces hordes s'approchent de temps en temps du Nil, et y afferment des pâturages que dans cette saison leurs déserts ne sauraient fournir.

Les Cophtes et les Fellahs n'ont jamais pris la moindre part aux troubles plus ou moins violens qui ont si souvent bouleversé leur patrie. Toujours ils ont attendu avec une résignation stupide ce qu'il plairait aux tyrans d'ordonner d'une vie et d'une fortune également précaires. Les Arabes, qui n'étaient ni avilis ni écrasés par le despotisme, ont tantôt favorisé une faction, et tantôt une autre; lorsqu'il leur est arrivé de rester neutres, ils ont pillé, ravagé, ensanglanté les possessions de toutes. Plus unis ou plus éclairés, ils se seraient remis en possession d'un empire qui les reconnut autrefois pour maîtres.

Le reste de la population égyptienne est formé par des Turcs presque tous soldats; par des Barbaresques, que le crime ou l'oppression a fait sortir de leur pays; par des Éthiopiens, généralement domestiques ou esclaves; par des Grecs, des juifs, des chrétiens de Syrie, courtiers, marchands, orfèvres, manufacturiers, directeurs des douanes, fermiers des revenus publics, et tous conjurés contre les négocians européens, dont ils redoutent l'habileté et la concurrence.

Une observation à faire, c'est que tous ces étrangers, quelle qu'en soit la raison, laissent rarement une postérité nombreuse sous un ciel où la fécondité des naturels est remarquable.

Cette stérilité humiliante ou douloureuse frappe spécialement les mamelucks.

Inutilement les Circassiens, les Georgiens ont été choisis dès leurs premiers ans entre les enfans les mieux constitués de leurs provinces; inutilement on leur donne pour compagnes les plus belles femmes de leur pays, et par conséquent du globe; inutilement on les fait vivre les uns et les autres dans une abondance qui éloigne les besoins et qui prévient toute inquiétude; il ne sort que peu de rejetons de ces liaisons si bien assorties; et le peu qui naît meurt ordinairement dans l'année: on ne connaît que trois ou quatre familles issues de ce sang qu'on dirait proscrit, et elles ne sont encore qu'à leur seconde génération.

Les Arabes, qui en 640 avaient détaché l'Égypte de l'empire grec, s'écartèrent peu à peu de l'obéissance qu'ils avaient jurée à leurs califes, et s'en rendirent tout-à-fait indépendans vers la fin du dixième siècle. Dans la suite, mécontents des souverains qu'ils s'étaient donnés et qui étaient devenus oppresseurs, ils s'armèrent contre la tyrannie; pour les contenir ou les faire rentrer dans la soumission, des maîtres imbéciles appelèrent quelques hordes turcomanes, qui ne tardèrent pas à usurper une autorité qu'elles étaient chargées de maintenir. L'aveuglement qui avait amené leur grandeur causa leur chute; trouvant commode de jouir dans

l'oisiveté et dans les plaisirs du beau domaine qu'ils avaient envahi, les barbares abandonnèrent la défense de l'état à douze mille esclaves qu'ils avaient tirés des bords de la mer Caspienne. La nouvelle milice se lassa bientôt de combattre pour des intérêts étrangers, et s'empara du gouvernement; pendant deux cent cinquante-sept ans, quarante-sept de ses membres présidèrent, au milieu des orages, de l'anarchie et du carnage, une aristocratie formée par des soldats sans discipline et sans principe.

Sans doute Sélim, qui, en 1517, s'empara de l'Égypte, aurait désiré de soumettre sa conquête au même despotisme que ses autres provinces; mais les circonstances ne permettaient pas cette ambition. Il fallut se contenter des droits du soudan détrôné, et laisser à ses fiers lieutenans les prérogatives dont ils jouissaient. Leur puissance s'est même accrue à mesure que la milice turque, réduite à la moitié de ce qu'elle était, commandée par des officiers sans expérience, élevée dans l'oubli de ses devoirs, dégradée par des outrages répétés, forcée pour subsister de descendre aux occupations les plus abjectes, a perdu ce qu'elle avait originellement d'énergie. On a dépouillé la Porte de ses droits les plus avoués, et il ne lui est resté qu'un vain simulacre de domination.

La cour ottomane continua d'envoyer en Égypte un pacha qui est accueilli avec appareil, avec

respect, avec toutes les soumissions que pourrait se promettre le souverain le plus absolu; mais après tant d'imposantes démonstrations, le représentant d'un despote, ailleurs si redouté, est relégué dans un château qui lui sert de demeure, et d'où il ne peut plus sortir sans une permission très-difficilement accordée.

Trois fois la semaine il tient un divan où sont portées toutes les affaires de son département: d'insolens esclaves lui dictent ses décrets.

Si, pour exécuter les ordres qu'il a reçus du sérail, ou pour suivre ses idées particulières, il ose s'écarter de la route qui lui a été tracée par les hommes puissans qui l'entourent, on exige les frais qu'a occasionés sa trop magnifique réception; on lui porte en compte les présens qui lui ont été prodigués; on réduit à rien la douane de Suez qui lui appartient; on lui ravit la dépouille plus ou moins considérable des citoyens morts sans postérité; on fait monter à d'immenses sommes l'entretien du canal qui conduit les eaux du Nil au Caire, l'entretien du convoi qui doit assurer la marche de la caravane de la Mecque, double dépense dont il est chargé; on le dépouille de tous les trésors qu'il avait bien ou mal acquis dans le cours de son administration. Des dix-sept mille livres qu'il devait avoir par jour, rarement lui en reste-t-il assez pour les besoins les plus ordinaires de sa maison.

Murmure-t-il, s'obstine-t-il à faire des pro-